



ÉCRIRE LA NATURE,
IMAGINER L'ÉCOLOGIE

POUR PIERRE GASCAR

PIERRE SCHOENTJES

DROZ › Genève › 2021

ROMANICA GANDENSIA

LI

Écrire la nature,
imaginer l'écologie

Pour Pierre Gascar

Pierre SCHOENTJES

Librairie DROZ S.A.
Genève

2021

Table des matières

INTRODUCTION	
NOUS N'AVONS QU'UNE TERRE	11
Littérature et pollution	13
Un Prix Goncourt parmi d'autres ?	15
CHAPITRE 1	
« EN NOMMANT LE MONDE, ON NE COURT GUÈRE LE RISQUE DE MAL ÉCRIRE. » LE « RÉALISME »	23
Un réalisme en évolution	25
Transfigurer le réel	30
La pratique de la description	34
Le dialogue avec le Nouveau roman	41
Abandonner le symbole pour dépasser l'humanisme	44
CHAPITRE 2	
L'ESPOIR SOCIAL DANS UN MONDE D'OÙ LE PAYSAGE SE RETIRE. LA HAINE ET LA PEINE	51
La pauvreté de la haute époque	53
Nature, monde concret et écriture	59
La haine et la peine des hommes	63
Espoir social et conscience écologique	67
CHAPITRE 3	
UNE IMMENSE COMMUNION. PRATIQUES ET INFLEXIONS DE L'UNANIMISME	75
Un état de symbiose	77
L'unanime : l'homme dans la nature	82
De l'unanimisme à la conscience écologique	88
CHAPITRE 4	
NOUS SOMMES À LA LISIÈRE. L'HOMME ET L'ANIMAL	95
On tuait beaucoup d'animaux	97
La chasse et la mort d'un animal	103
Le croc et la dent	110
Des espaces réservés ou un monde hanté	115

CHAPITRE 5	
L'ACTION ÉCOLOGIQUE. UN SURPLUS DE CONSCIENCE	123
Présence réelle de la nature	125
Un observateur de la nature campagnarde	129
Changer la couleur de l'horizon	133
L'éc-eau-logie et le politique	137
Un gros chêne habité	141
CONCLUSION	
LA DÉFENSE DES BIENS NATURELS ALTÉRÉS	147
Les mauvaises raisons d'un oubli	149
Un « vert » difficile à racoler	151
APPENDICE	
PIERRE GASCAR : VIE ET ŒUVRE	155
ABRÉVIATIONS DES ŒUVRES DE PIERRE GASCAR CITÉES	193
BIBLIOGRAPHIE	195
REMERCIEMENTS DE L'AUTEUR	201
INDEX	203

La surproduction de la pâte à papier n'a favorisé la diffusion de la culture que dans une trop faible mesure pour que la destruction de nos forêts s'en trouve le moins du monde justifiée.

Pierre Gascar, *Les Sources*

Pour [šime]

Introduction

Nous n'avons qu'une terre

Littérature et pollution

Le 16 juin 1972 *Le Monde* consacrait un dossier spécial à « Littérature et pollution ». L'occasion était fournie par le Salon de la première semaine internationale de l'environnement qui se déroulait début juin à Paris, parallèlement à la Conférence de l'Organisation des Nations unies sur l'environnement, qui se tenait en Suède à la même période. La Conférence de Stockholm, demeurée célèbre parce qu'elle établit les bases de la gouvernance mondiale de l'environnement, avait été préparée par un rapport commandé par le secrétaire général des Nations unies à René Dubos et à Barbara Wand : *Nous n'avons qu'une terre*. Le texte résonne encore et il sert toujours de point de référence.

Quelques années plus tôt, en 1967, le naufrage du superpétrolier Torrey Canyon près des côtes de Cornouailles avait marqué les esprits en souillant plus de 180 km de littoral français et anglais, dans ce qui reste inscrit dans les annales de l'écologie comme la première marée noire majeure. Une prise de conscience s'amorce dans ces années et participe à donner son élan au « retour à la terre », qui se développe en marge du mouvement hippie. Les années 70 voient une partie de la jeunesse refuser l'individualisme et le consumérisme des Trente Glorieuses : certains partent expérimenter un mode de vie alternatif dans des communes installées dans les campagnes. Quelques mois après la Conférence de Stockholm, le 1^{er} novembre 1972 paraît en France le premier numéro de *La Gueule ouverte. Mensuel écologique* – « qui annonce la fin du monde » – à travers lequel Pierre Fournier, dessinateur libertaire et antinucléaire venu d'*Hara Kiri*, tente de sensibiliser ses amis gauchistes à l'écologie.

Ainsi donc, lorsque Paul Morelle, qui pilote le numéro du *Monde*, réunit des textes d'écrivains relatifs aux atteintes au milieu naturel, il embraye sur une actualité aussi bien internationale que française. En rassemblant des extraits d'œuvres littéraires – tantôt descriptives, tantôt de réflexion – il propose aux lecteurs une première petite anthologie sur la question. Elle réunit Pierre Bourgeade, Emmanuel Berl, Raymond Borde, Henri Briot, Bernard Charbonneau, Pierre Gascar, Rita Krauss, Serge Rezvani et Raymond Queneau. L'ensemble est assez disparate puisque des critiques côtoient des essayistes et des romanciers, y compris de science-fiction avec la féministe Rita Krauss qui donne une brève

nouvelle inédite. Sans surprise, la contribution de Raymond Queneau est décalée, elle reprend une interview dans laquelle l'auteur expliquait qu'il avait rêvé devenir balayeur : « Je faisais ce que font les balayeurs. Je mettais [les détritus] en tas pour pouvoir les éliminer. [...] C'était plutôt le goût d'apporter un certain changement dans le désordre ». L'inclusion de l'auteur des *Fleurs bleues* (1965), dont le propos ne rejoint la problématique que dans les marges, semble justifiée surtout par le désir de donner à la compagnie un lustre supplémentaire.

À reprendre la liste des contributeurs, force est de constater d'abord que la plupart d'entre eux n'ont laissé qu'une place relativement discrète dans l'histoire des lettres françaises. Certes, *Le Jardin de Babylone* (1969) de Charbonneau, dont l'anthologie reprend un extrait, est une balise dans le développement de l'écologie et Serge Rezvani, amoureux du massif des Maures qui dans son œuvre a fait une place à la protection de l'environnement, reste connu comme auteur de chanson. Le nom de Berl n'est pas oublié, mais si l'on se souvient de lui, c'est surtout en raison de ses relations avec Proust et pour avoir mis la formule « la terre, elle, ne ment pas » dans la bouche de Pétain. Ensuite, il est frappant d'observer qu'aucune personnalité majeure du monde littéraire de l'époque ne participe au numéro : aucun représentant de la littérature de l'engagement, aucun nouveau romancier, aucun auteur non plus qui se rattacherait à une pratique plus traditionnelle du roman. Il est difficile de se défaire de l'impression que la pollution, et par extension l'écologie, occupent une place tout à fait marginale dans la littérature de l'époque.

Mais il y a Pierre Gascar, qui est inclus dans le panorama avec un extrait de *L'Arche* (1971), paru récemment chez Gallimard. Cet écrivain n'a à l'évidence pas laissé une trace importante dans l'histoire littéraire et l'on peut même estimer qu'il a été oublié : il ne détonne donc pas dans ce groupe d'aujourd'hui quasi inconnus que Morelle avait réuni. Le grand public cultivé ignore jusqu'au nom de Gascar et il n'est guère plus connu dans le monde académique. Les universitaires francophones et anglophones ne lui ont consacré que de rares études, menées pour la plupart il y a longtemps déjà. Historiquement, leur intérêt s'est d'ailleurs principalement concentré sur *Les Bêtes* suivi de *Le Temps des morts* (1953). Le lecteur intéressé trouvera en fin de volume une bibliographie critique indicative, qui reprend aussi quelques rares, mais solides,

commentaires récents, en particulier ceux proposés dans le livre de Sara Buekens, dont j'ai dirigé la thèse, partiellement consacrée à Gascar.

L'œuvre de Gascar mérite toutefois d'être redécouverte pour une raison qui apparaîtra déjà clairement à la lecture d'un paragraphe tiré de l'extrait publié par *Le Monde*. Constatant l'industrialisation sauvage qui caractérise son époque, la menace du nucléaire et les atteintes au vivant causées par diverses formes de pollution, Gascar pose la question de l'avenir de notre terre :

Y a-t-il aujourd'hui, pour l'humanité, d'autres images d'avenir que celles que son plus lointain passé lui propose ? La vie ne pourra-t-elle se poursuivre, sur la terre, que si une destruction quasi totale des créations de l'homme la remet en son premier état ? Jamais un choix aussi cruel n'aura été imposé à l'espèce humaine : se condamner, en gardant son intégrité, ses acquisitions, ou assurer son salut, en sacrifiant les trois quarts d'elle-même et l'essentiel de ses œuvres.

Ces phrases, qui pointent en creux la nécessité de redonner sa place à une nature que l'homme s'est indûment appropriée, gardent toute leur valeur cinquante ans après la Conférence de Stockholm. Elles invitent à relire un écrivain qui s'est très tôt tourné vers les questions environnementales, dans une perspective qui est celle d'un « citoyen du monde¹ ». Son œuvre, volumineuse, ne témoigne pas seulement des évolutions historiques, esthétiques et éthiques de toute la seconde moitié du 20^e siècle, elle nous aide surtout à penser notre propre rapport à la nature, à une époque où l'écologie est devenue un enjeu central de nos sociétés contemporaines.

Un Prix Goncourt parmi d'autres ?

Le livre que l'on s'apprête à lire est né d'un long compagnonnage avec l'œuvre de Gascar, puisque son origine remonte à l'époque de mon adolescence et d'une période de confinement due à l'épidémie de coronavirus, brève en comparaison. Comme beaucoup d'ouvrages ayant été couronnés par le Prix Goncourt, *Les Bêtes* suivi de *Le Temps des morts* (1953) figurait dans la bibliothèque de mes grands-parents, maternels et paternels. Lorsque je les avais

¹ Pierre Gascar, *Terre de mémoire*, Paris, Jean-Pierre Delagré, 1980, p. 134 ; dorénavant *TM*.

découverts, ces récits avaient retenu mon attention parce qu'ils abordaient des sujets – le rapport aux animaux, les camps de concentration – vers lesquels me portaient simultanément mon goût pour le grand air et un intérêt pour la Shoah, suscité par le témoignage en classe d'un rescapé. Les livres de Gascar, nombreux sur les brocantes – indice manifeste de la désaffection qu'ils subissaient – me sont ensuite tombés dans les mains au fil des années, souvent par hasard. L'intérêt grandissant, l'on en vient à constituer un dossier, qui grossit progressivement, à mesure que les ouvrages prennent de plus en plus de place dans les rayons de la bibliothèque.

Par un concours de circonstances assez inattendu, j'ai entamé la rédaction de ce livre le 13 mars, premier jour du confinement en Belgique. Cette date marque en effet l'anniversaire de Pierre Gascar, né le 13 mars 1916 à Paris. D'autres hasards significatifs sont venus s'ajouter, comme il arrive souvent lorsqu'on regarde le monde à la lumière de nos lectures du moment.

D'abord que Pierre Gascar avait été employé par l'Organisation mondiale de la Santé, un organisme dont le nom était omniprésent dans les médias au printemps 2020. Dans la seconde moitié des années 50, l'auteur avait été chargé par cet organisme international de rédiger « une série d'articles et un livre sur les campagnes sanitaires qu'elles menait ou soutenait dans les pays du tiers monde² ». Gascar passera ainsi plusieurs mois parmi l'humanité la plus défavorisée en Afrique et en Asie, en contact direct d'une population touchée par le paludisme, le choléra, la bilharziose, la lèpre ou la peste. *Voyage chez les vivants* (1958) témoigne d'un périple qui lui a fait parcourir plus de 80.000 km ; le récit souligne l'injustice d'une mort consécutive à l'absence de soins médicaux : « Quand des enfants meurent, la mort triche, quand une femme succombe en enfantant, la mort triche, quand elle terrasse un homme dans sa maturité, elle triche encore. Partout, dans les pays d'où je viens, elle triche. Pas ici, ou si peu³ ». Gascar, qui travaillera encore pour l'OMS sur des questions de santé mentale, a été un voyageur à l'aise partout au monde. Un voyageur soucieux des

² Pierre Gascar, *Dans la forêt humaine*, Paris, Robert Laffont, 1976, p. 144 ; dorénavant *DFH*.

³ Pierre Gascar, *Voyage chez les vivants*, Paris, Gallimard, 1958, p. 258 ; dorénavant *VV*.

autres, ce qui ne l'empêche pas de lancer des pointes d'ironie critique. Lors d'un voyage dans la Chine postrévolutionnaire, un peu auparavant, il notait l'« obsession de l'asepsie » :

À l'hôtel, le premier jour, vous sursautez en voyant un chirurgien entrer dans votre chambre ; en blouse blanche, masque de gaze sur la bouche, le garçon d'étage vient nettoyer votre salle de bain. Considérées comme des porteurs de germes, les chiens et les chats ont également à peu près disparus. Le besoin de purification qu'éprouvent les Chinois de la Chine nouvelle n'a pas de limites. Tout y passe depuis l'impérialiste jusqu'au chien, en passant bien sûr par la prostituée⁴.

L'on imagine que ces lignes trouvaient en moi un écho particulier dans des semaines qui étaient aussi celles de la « crise des masques », d'autant qu'à travers l'usage du masque Gascar égratignait déjà l'autoritarisme de la Chine... et le sort que la révolution faisait aux animaux.

Avant cette période de crise sanitaire, j'avais déjà travaillé sur Gascar. Lorsque je me'étais attelé à l'étude des liens qui unissaient la littérature et l'environnement pour un premier livre consacré à l'écopoétique, il y a trouvé une place. Appartenant à une génération formée à la philologie d'une part et au structuralisme de l'autre, je n'ai pendant longtemps jamais cherché à en apprendre plus sur l'homme. Il est d'ailleurs assez difficile de se renseigner à son sujet. Gascar, dont l'œuvre se nourrit pourtant volontiers d'un vécu personnel, concède lui-même : « J'éprouve le besoin d'effacer mes traces derrière moi. Et pourtant je suis possédé, et bien trop, par le démon de l'autobiographie⁵ ».

Si quelques repères biographiques sont proposés dans les pages qui suivent, cette étude repose avant tout sur une lecture serrée des textes, sans guère renvoyer à la littérature secondaire, d'ailleurs peu abondante. Seule la production littéraire de l'auteur sera ici prise en compte. Il convient de le préciser puisque Gascar, né pauvre, a été un écrivain professionnel qui pour vivre a d'abord longtemps travaillé comme journaliste ; plus tard, il a par goût également publié plusieurs ouvrages d'histoire. Ces deux registres, le journalisme et

⁴ Pierre Gascar, *Chine ouverte*, Paris, Gallimard, 1955, p. 70 ; dorénavant *ChO*.

⁵ Denise Bourdet, « Pierre Gascar », in : *Brèves rencontres*, Paris, Grasset, 1963, p. 102 ; dorénavant *DBbr*.

l'histoire, ne seront pas traités ici : d'abord parce qu'ils ne sont pas essentiels pour l'analyse de l'engagement en faveur de l'écologie, ensuite parce que l'œuvre littéraire, qui comporte une cinquantaine de romans, de nouvelles et de récits publiés – en majorité chez Gallimard – constitue déjà un ensemble suffisamment vaste à explorer.

L'œuvre de Gascar sera abordée en faisant résonner prioritairement les enjeux écologiques, considérés au sens large et qui incluent le social. L'éventail couvre un champ qui va de l'expérience directe de la nature à la réflexion sur les nuisances industrielles et leurs conséquences pour l'homme en passant par la manière dont s'établit le rapport aux animaux et aux plantes. Il s'agira également de replacer Gascar dans le paysage littéraire de son époque, à travers une démarche qui espère renouveler, fût-ce dans les marges, l'histoire littéraire du 20^e siècle.

L'École fige malheureusement trop souvent la vision sur la littérature, en attirant l'attention toujours sur les mêmes écrivains, réputés majeurs. Cela se justifie pleinement dans une perspective patrimoniale, didactique et même esthétique, mais des changements de société majeurs, telle la prise de conscience écologique, sont des invitations à ouvrir la perspective. Ce n'est pas à travers Rousseau ni même Giono ou Camus que notre 21^e siècle pense le lien de l'homme à l'environnement. Ces auteurs résonnent sans doute encore à l'arrière-plan mais le monde – naturel – qu'ils évoquent est désormais trop éloigné de celui dans lequel nous vivons pour que leurs univers entrent véritablement en résonance avec le nôtre.

L'écopoétique a déjà ouvert son champ d'exploration du côté de la littérature contemporaine. De manière générale, c'est d'ailleurs grâce aux études consacrées à une production littéraire récente que le corpus, voire le canon, a été renouvelé. Dans un mouvement de juste rééquilibrage, l'attention du monde académique se porte aujourd'hui massivement sur l'« extrême » contemporain. Mais lorsque la critique universitaire, implicitement évaluative même quand elle se présente comme analytique, participe à la nécessaire entreprise qui consiste à décider quels écrivains méritent de retenir l'attention, elle en arrive à multiplier les lectures consacrées à des auteurs qui ne disposent pas (encore) tous d'une véritable œuvre. La fragmentation du paysage littéraire, déjà importante en raison du nombre toujours grandissant de romans publiés, ne fait ainsi que

s'accentuer : plus personne n'est depuis longtemps capable de se faire une opinion en lecteur informé.

Il ne fait aucun doute que de nombreux ouvrages contemporains méritent cette attention critique, mais l'engouement pour la littérature depuis 1980 ne devrait pas empêcher de regarder parfois en arrière, parmi les si nombreux écrivains qui ont donné une œuvre importante mais sur lesquels l'histoire littéraire fait silence. Les auteurs laissés au bord du chemin ne méritent pas toujours d'y rester : la lecture de certains d'entre eux au moins nous permettrait de penser en perspective notre propre contemporanéité. C'est le cas de Gascar, dont l'intérêt n'est pas simplement historique.

Disons néanmoins d'emblée que cette étude ne vise pas à démontrer que l'écrivain du *Présage* (1972), pour citer ici un livre majeur et qui répond directement aux interrogations soulevées par la Conférence de Stockholm, est un génie méconnu. Il ne s'agit pas d'ériger une statue à Gascar dans un quelconque panthéon des lettres. Mais l'on espère toutefois que la lecture des pages qui suivent convaincront le lecteur que Gascar est un écrivain de valeur, qui a signé un certain nombre d'excellents récits, qui sont d'autant plus précieux qu'ils nous aident à mieux penser notre rapport au monde naturel. Dans un paysage littéraire français où en matière de l'environnement et de sa protection les balises ne sont pas nombreuses, c'est déjà beaucoup.

Cet ouvrage se tournera donc vers la manière dont Gascar a fait voir la nature et s'intéressera à son engagement écologique, consécutif à une prise de conscience qui s'est déroulée au début des années 70. En appendice, un chapitre reviendra sur les dates importantes dans la vie et l'œuvre de l'auteur. Cette contextualisation, qui offrira aussi l'opportunité de brosser le tableau de la réception de Gascar, s'impose dans la mesure où il n'est guère possible de se renseigner sur l'écrivain par le biais des sources habituelles : elles sont largement muettes. La mise en perspective permettra non seulement de cadrer l'engagement écologique de Gascar dans l'évolution de sa pensée et de son écriture, elle permettra encore de se faire une idée globale de la personnalité de l'auteur et de pointer dans la direction de pistes de lectures fertiles.

Afin d'explorer la place de l'écrivain comme précurseur de l'écologie, l'on abordera ici successivement les domaines majeurs dans lesquels il a développé son engagement. Le chapitre 1, « En

nommant le monde, on ne court guère le risque de mal écrire » introduit la problématique et pose la question de l'écriture « réaliste » en s'arrêtant aux choix esthétiques de Gascar ainsi qu'à leur évolution. L'analyse se focalise sur la pratique de la description et examine les liens que l'auteur entretient dans ce contexte avec les nouveaux romanciers. Gascar est d'ailleurs entré en dialogue avec ce groupe, dont il partage la volonté de dépasser l'humanisme traditionnel.

« L'espoir social dans un monde d'où le paysage se retire », qui fait l'objet du chapitre 2, s'arrête aux conséquences provoquées par les injustices sociales. Il s'intéresse en particulier à la haine, parfois mal dirigée, qu'elles suscitent chez les plus défavorisés. Prenant appui sur la figure de sa propre grand-mère, une femme illettrée, Gascar revendique la pauvreté comme d'autres se réclament de quartiers de noblesse. S'il rejette violemment l'idée selon laquelle la proximité des paysans avec la nature leur procure le bonheur, il reconnaît que cet état a constitué pour lui un apprentissage du monde sensible.

Le chapitre 3, « Une immense communion », est consacré à l'unanimité, la perspective que Gascar développe dans son effort pour recréer l'harmonie entre l'homme et le monde. Soulignant l'importance du monde concret, il développe l'idée d'une « mystique matérialiste », qui pointe l'interconnexion de tous les éléments naturels. Cette pensée, qui va de pair avec une esthétique, souligne qu'il n'est de vérité en dehors de la matière : elle jouera un rôle majeur dans le cheminement de Gascar vers une prise de conscience écologique dans les années 70.

« Nous sommes à la lisière », aborde à l'occasion du chapitre 4 les liens entre l'homme et l'animal. Si le règne végétal, qui s'invite dans l'ensemble des chapitres, constitue l'univers privilégié par Gascar, l'auteur n'a pas négligé pour autant les bêtes. L'auteur en possède une connaissance personnelle, qui remonte à son enfance campagnarde : il n'ignore donc rien non plus de la violence avec laquelle elles sont traitées. Des scènes de boucheries, d'autres qui le confrontent au regard de l'animal qui meurt, lui permettent de préciser la façon dont il pense l'altérité fondamentale de nos « frères inférieurs ». Reconnaître la différence des animaux n'est toutefois pas pour Gascar une manière de légitimer leur exploitation : il rejette la chasse sportive et refuse toute instrumentalisation de l'animal à des fins violentes.

Un dernier chapitre, « L'action écologique. Un surplus de conscience », fait le point sur la conscience écologique de Gascar. Initialement soucieux de lire le livre du monde, d'interpréter la nature en lui donnant un sens à travers l'imaginaire, il évolue jusqu'à mettre son immédiateté à l'avant-plan. Notant la transformation des paysages et la disparition des espèces, il épingle les menaces que la vie moderne fait peser sur le futur. Ses derniers ouvrages, épurés, avancent que l'écologie ne doit pas seulement se penser comme une éthique mais aussi, et peut-être d'abord, comme une politique. Rappelant qu'il n'est pas de pensée utile hors celle qui mène à l'action, Gascar placera tous ces espoirs dans une nouvelle génération dont il veut croire à l'engagement écologique.

Avant que l'on aborde la vie et l'œuvre en appendice, la conclusion reviendra sur les mauvaises raisons qui expliquent l'oubli dans lequel Gascar est tombé, aussi bien dans le domaine littéraire que dans celui de l'écologie. Ce sera l'occasion de rappeler, une dernière fois, l'actualité de son écriture en ce début de 21^e siècle où les bien naturels sont plus menacés que jamais.

En juin 1972 *Le Monde* consacre un dossier spécial à « Littérature et pollution ». L'occasion est fournie par la Conférence de Stockholm, qui établit les bases de la gouvernance mondiale de l'environnement. Quelques mois plus tard paraît en France le premier numéro de *La Gueule ouverte. Mensuel écologique*, à travers lequel Pierre Fournier, dessinateur libertaire et antinucléaire venu d'*Hara Kiri*, tente de sensibiliser ses amis gauchistes à l'écologie. C'est au même moment que Pierre Gascar publie *Le Présage*, un recueil de récits intégralement consacré aux lichens. Gascar, qui dans la décennie qui entoure 1972 fait paraître ses livres majeurs, choisit de voir dans la disparition de ces organismes extrêmement sensibles à la pollution le signe de la détérioration de l'environnement. Avec ce livre, il place l'écologie naissante au cœur de la littérature la plus exigeante.

Ironiquement, c'est au moment où Gascar fait résonner ce que nous considérons aujourd'hui comme un enjeu de société majeur, qu'il va progressivement tomber dans l'oubli. L'estime de Kenzaburo Ôé, des dizaines de livres publiés chez Gallimard, un Prix Goncourt remporté en 1953 et le Grand Prix de l'Académie obtenu en 1969 n'y changeront rien, pas plus qu'un engagement social généreux qui date du Front Populaire. Gascar s'est effacé de nos mémoires, balayé par l'esthétique des Nouveaux Romanciers avec lesquels il entretenait pourtant un dialogue fertile. Ignoré par un monde littéraire longtemps indifférent à l'écologie.

Cinquante ans après l'année qui constitue le moment pivot marquant la prise de conscience environnementale, il est temps de lire enfin Gascar. Son imaginaire, qui doit autant à une sensibilité pour la nature remontant à une enfance campagnarde qu'à une révolte face à la manière dont l'homme maltraite l'environnement, résonne aujourd'hui avec d'autant plus de force qu'elle est portée par une écriture des sens particulièrement apte à faire voir le monde dans sa matérialité.

Pierre Schoentjes est professeur à l'Université de Gand, où il enseigne la littérature française. Spécialiste de l'ironie (*Poétique de l'ironie*, Seuil, 2001) et de la représentation littéraire de la (Grande) guerre (*Fictions de la Grande Guerre*, Classiques Garnier, 2009), il interroge la littérature des 20^{ème} et 21^{ème} siècles dans une perspective européenne. S'intéressant de près à la littérature de l'extrême contemporain, il a lancé une revue internationale : *Fixxion*. Ses travaux actuels portent sur le contemporain et sur l'écopoétique : *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique* (Wildproject, 2015) a fondé un nouveau champ d'étude. Poursuivant ses recherches sur les rapports entre littérature et environnement, il a publié *Littérature et écologie. Le Mur des abeilles* (Corti, 2020).

